

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item](#)**81. Val-Richer, Dimanche 8 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

81. Val-Richer, Dimanche 8 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Enfants \(Guizot\)](#), [Mandat local](#), [Pédagogie](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Vie familiale \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1838-07-08

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitLes mouchoirs blancs et rouges seront tout prêts, rangés dans mon tiroir.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°126/164

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 287, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/88-93.

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°81. Dimanche 8. 6h. 1/2 du matin

Les mouchoirs blancs et rouges sont tout prêts, rangés dans mon tiroir. Je viens d'en prendre un. Le pauvre roi d'Hanovre me paraît bien accusé. On peut encore exercer le pouvoir absolu là où il existe, encore en s'y prenant bien. Mais le rétablir cela ne se peut plus, surtout en en mettant enseigne. Le principe irrite plus que le fait. Les peuples sont comme les femmes, comme les hommes ; ils aiment mieux être maltraités qu'insultés. Votre Empereur a raison ; le Roi d'Hanovre gâte le métier. Si j'étais M. Molé et que j'eusse envie d'avoir le Maréchal Soult pour ministre de la guerre, son fracas à Londres me déplairait fort. Il reviendra de la plein de prétentions, & probablement ne voulant plus accepter d'autre Présidence que la sienne propre. On me mande qu'il n'y a encore rien de sérieux dans tous les bruits de remaniement de Ministère. Ce qu'on remanie, c'est l'administration d'Alger. On va changer, je crois, l'Intendant civil. M. Bresson payera son discours. Le maréchal Vallée écrit que les affaires militaires sont à peu près arrangées, qu'il lui faut à présent, pour second un administrateur actif et un peu considérable, sans quoi il ne saura que faire de tout l'argent qu'on lui vote. On a fait des propositions à un homme de mes amis. Je l'ai engagé à accepter.

Le dîner de la Reine d'Angleterre aux Ambassadeurs Constitutionnels est une affiche en bien grosses lettres. C'est comme toute la politique extérieure anglaise, un grand tapissage sur la rue. Je ne trouve pas que nos journaux en fassent le bruit convenable. Me voilà au bout de ma politique et de la vôtre. La saison est bien morte. Nous glanons. Si nous étions ensemble, nous moissonnerions toujours. La Fontaine a raison. L'absence est le plus grand des maux. Pourtant je me reproche de dire cela. Nous ne connaissons pas le plus grand des maux. Cela fait trembler. J'oublie les nouvelles de St Ouen. On bâtit le Presbytère.

9 heures

Vous dites que je ne vous connais pas tout-à-fait. Tant mieux ; car plus je vous ai connue, plus j'y ai gagné, et vous n'y avez pas perdu. Vous êtes pourtant d'une nature, simple, pas un peu simple, comme votre grand duc, mais très simple. La simplicité riche, c'est la perfection. Votre âme est riche, inépuisable. Je la connais mieux que je ne vous le dirai jamais. Je ne vous dis pas tout de vous surtout. Et de loin, que dit-on?

J'ai repris mes leçons avec mes filles. Je remplace leur maître d'arithmétique! Elles sont bien heureuses. C'est quelque chose de singulier qu'une vie si animée et qui laisse si peu de traces. J'ai probablement été dans mon enfance, aussi heureux, aussi animé que le sont mes filles. Je ne m'en souviens pas du tout. Vous souvenez-vous de votre enfance ? Je suis né vers seize ans. C'est de là que date ma vie, dans ma mémoire à moi. Je vous parlais de mes filles. Un de leurs bonheurs, c'est que je en leur lis le soir. Nous achevons un très joli, roman de Walter Scott, peu vanté : Richard en Palestine. Mais je ne veux pas ne leur lire que des romans même de ceux-là. C'est une lecture trop amusante, un plaisir de paresseux, un aliment qui dégoûte des autres, et ne nourrit pas, les jours derniers, j'ai pris Plutarque, la vie de Thémistocle. C'est charmant ; mais c'est un travail de lire cela à des enfants. Il faut à chaque instant sauter, retrancher, retourner, expliquer. Les faits, les livres, les esprits, le langage tout cela est bien grossier. Il n'y a pas moyen de mettre cela

sous les yeux des enfants. Je ne suis pas prude ; mais avec mes filles. je deviens de la susceptibilité la plus ombrageuse. Je ne voudrais pas laisser approcher de leur pensée de leur petite figure, si fraîche et si pure un mot, une ombre, un souffle moins frais et moins pur. Pour les âmes, le mal, c'est la peste contagieuse à faire trembler, contagieuse par un mot, un regard ! J'ai fait en lisant la vie de Thémistocle, des tours de force et d'adresse admirables pour écarter le mal que je rencontrais à chaque pas. Je l'ai écarté hier ; mais demain, mais un jour, il les approchera nécessairement. N'importe, que ce soit tard, le plus tard qu'il se pourra. La longue innocence se répand, sur toute la vie.

10 h. 1/2.

Il paraît que nous parlons l'un et l'autre bien obscurément sur mes carpes. Je ne croyais pas du tout que vous les attendissiez en personne, pas plus que je n'avais pensé à vous les envoyer. Je ne voulais que justifier mon récit de leurs aventures. Mais laissons-le là. C'est plus qu'elles ne méritent. Gardez votre style, anglais ou non. Je ne vous pardonnerais pas d'en changer. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 81. Val-Richer, Dimanche 8 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-07-08

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1643>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 8 juillet 1838

Heure6 h 1/2 du matin

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

Les manchons blancs et rouges sont tout prêts, rangés dans mon tiroir. Je viens d'en prendre un.

Le pauvre roi d'Hanovre me parait bien accablé. On peut encore exercer le pouvoir absolu là où il existe, encore en s'y prenant bien. Mais le rétablir, cela ne se peut plus, surtout en en mettant en scène. Le principe irrite plus que le fait. Les peuples sont comme les femmes, comme les hommes; ils aiment mieux être maltraités qu'insultés. Votre Empereur a raison; le roi d'Hanovre gâche le métier.

Si j'étais M. Mohl et que j'eusse envie d'avoir le maréchal Soult pour Ministre de la guerre, son fracas à Londres me déplairait fort. Il reviendra de là plein de prétentions, & probablement ne voulant plus accepter d'autre Présidence que la sienne propre. On me mande qu'il n'y a encore rien de décidé dans tous les bruits de remaniement de ministère.

Le qu'on remanie, c'est l'administration d'Alger. On va changer, je crois, l'intendant civil. M. Bresson prônera son discours. Le maréchal Vallée écrit que les affaires militaires sont à peu près arrangées, qu'il lui faut à présent, pour second, un administrateur actif et un peu considérable, sans quoi il ne saura que faire de tout l'argent qu'on lui vote. On a fait des propositions à un homme de m. m. Je l'ai engagé

à accepté.

Le dîner de la Reine d'Angleterre aux ambassadeurs constitutionnels est une affiche en bien grosses lettres. C'est comme toute la politique extérieure Anglaise, un grand tapissage sur la rue. Je ne trouve pas que nos journaux en fassent le bruit convenable.

Une vérité au bout de ma politique et de la votre. La saison est bien morte. Nous glanons. Si nous étions ensemble, nous moissonnerions toujours. La Fontaine a raison. L'abondance est le plus grand des maux. Pourtant je me reproche de dire cela. Nous ne connaissons pas le plus grand des maux. Cela fait trembler.

Oubliez les nouvelles de St. Jean. On bâtit le Presbytère.

9 heures.

Vous dites que je ne vous connais pas tout à fait. Sans doute ; car plus je vous ai connue, plus j'y ai gagné, & vous n'y avez rien perdu. Vous êtes pourtant d'une nature simple, pas un peu simple, comme votre grand Duc, mais très simple. La simplicité riche, c'est la perfection. Votre ame est riche, inépuisable. Je la connais mieux que je ne vous le disais jamais. Je ne vous dis pas tout, de vous surtout. Et de loin, que dit-on ?

J'ai repris mes leçons avec mes filles. Je remplais leur maître d'arithmétique. Elles sont bien heureuses. C'est quelque chose de singulier qu'une vie si animée et qui laisse si peu de traces. J'ai probablement été, dans mon enfance,

autre heure
pas du tout
vies, si je
Je ven
lune de la
peu vante
bien que de
amusements,
autres et
la vie de
hri cela à
retourner,
cela est bien
de, qu'on de
je deviens
voudrais p
figure de
maître pro
contagieux
regard !
lours de
que j'ai
mai, me je
le soit ta
de répand
Il parait
mes carpes

autres heures, autres amies que le sont mes filles. Je ne m'en souviens
pas du tout. Vous souvenez-vous de votre enfance? Je suis né
vers seize ans. C'est de là que date ma vie, de ma mémoire à moi.

Je vous parlais de mes filles. Un de leurs bonheurs, c'est que je
leur lis, le soir. Nous achevons un très-joli roman de Walter Scott,
peu vu, à Richard en Palestine. Mais je ne veux pas ne leur
lire que des romans, même de ceux-là. C'est une lecture trop
amoureuse, une plaisir de pavillon, un aliment qui dégoûte des
autres et ne nourrit pas. Les jours derniers, j'ai pris Plutarque,
la vie de Thémittocle. C'est charmant; mais c'est un travail de
lire cela à des enfans. Il faut à chaque instant s'arrêter, relire, chercher
retourner, expliquer. Les faits, les lieux, les esprits, le langage, tout
cela est bien grossier. Il n'y a pas moyen de mettre cela sous
les yeux des enfans. Je ne suis pas prude; mais avec mes filles,
je deviens de la susceptibilité la plus embrayante. Je ne
voudrais pas les laisser approcher de leur pensée, de leur petite
figure si fraîche et si pure, un mot, une ombre, un souffle
moins frais et moins pur. Pensez-vous, le mal, c'est la peste,
contagieuse à faire trembler, contagieuse par un mot, un
regard! J'ai fait, en lisant la vie de Thémittocle, des
heures de force et d'admiration pour écarter le mal
que je rencontrais à chaque pas. J'ai écarté lui; mais demain,
malin jour, il les approchera nécessairement. N'importe, que
ce soit tard, le plus tard qu'il se pourra. La longue innocence
se répand sur toute la vie.

20 h. 1/2

Il paraît que nous parlons l'un et l'autre bien obscurément sur
mes corps. Je ne croyais pas du tout que vous les attendissiez en

personne, pas plus que j'ai hâvée plaisir à vous les envoyer. Je ne
voulais que justifier mon récit de l'aveu d'aventure. Mais laissez-le
là. C'est plus qu'il ne m'est tard. Gardez votre style, anglais ou
non. Je ne vous pardonnerais pas d'en changer. Adieu. Adieu.

photo
inter
prent
en en
peup
àime
raide

Soul
dij
prob
la
Soul

Char
dise
Soul
un
Il n
fac